



# CAHIERS DU CERCLE

13, rue du Cambodge - 75020 PARIS

## GASTON CREMIEUX

N°9 - 10

JANVIER

1996

Fondateurs : Joseph Huppert - G. Isotti-Rosowsky - Claude Lanzman - Philippe Lazar  
Jacques Lebar - Richard Marienstras - Léon Poliakov - Oscar Rosowsky - Bernard Sarel  
Rita Thalman - Pierre Vidal-Naquet - Raphael Visocekas.

## DU **P**RESIDENT...

**LE BILLET D'HUMEUR**

### Il faut raison garder...

Les événements avaient été nombreux depuis la mi-décembre, mais la mort du président François Mitterrand les a fait tous, ou presque tous, passer au second plan. Ce n'est peut-être pas le lieu ici de faire un bilan de ses deux septennats, et moins encore, de tenter un vaste aperçu sur sa vie. Je me contenterai de quelques réflexions personnelles qui paraîtront sans doute décousues et peut-être intempestives, mais qu'il aurait été, me semble-t-il, incongru de passer sous silence.

Un article de Henri Hajdenberg dans *Le Monde* du 17 janvier, intitulé "Mitterrand, Israël et les juifs", offre un point de départ intéressant. L'actuel président du CRIF y rappelle, pour ceux qui auraient pu l'oublier, la longue liste des actes politiques par lesquels François Mitterrand a épousé le combat des juifs après la Shoah: dès 1947, et contre l'avis de presque tous, il "s'engage pour que l'"Exodus" puisse accoster à Sète". Il participe à tous les gouvernements "qui connaissent l'âge d'or des relations entre la France et l'État hébreu". Après le revirement politique initié par le général de Gaulle, il développe ses relations personnelles avec Israël,

et se lie avec les dirigeants de la gauche sioniste, Golda Meir, Itzhak Rabin, Shimon Pérès, parmi d'autres. Il critiquera ensuite la politique giscardienne vis-à-vis d'Israël et les livraisons d'uranium enrichi à l'Irak. Dans le silence gêné du monde et surtout celui de la diplomatie française, il approuve avec force la rencontre de Sadate avec Begin. Il dénonce le boycott économique d'Israël recommandé par les États arabes. Il s'affiche aux côtés des Juifs d'URSS.

Il se solidarise avec les juifs français secoués par l'attentat de la rue Copernic. Élu président, il se rend à Jérusalem, et devant la Knesset il préconise le rapprochement israélo-palestinien. Si certains sionistes critiquent le sauvetage d'Arafat par la France (mais avec qui aurait-on parlé si Arafat n'avait pas été ainsi sauvé et Israël libéré du poids de la haine qu'aurait causé sa perte), d'autres ont rapidement compris le bien-fondé de sa politique. Il faut encore mentionner "l'instauration des lieux de mémoire, l'inauguration du musée de la maison d'Izieu et l'institution de la journée commémorative des rafles chaque 16 juillet".

Mais tout cela - cet ensemble d'actes politiques dont certains ont infléchi l'histoire des juifs et de notre siècle - n'a pas empêché le président du CRIF (signant son article à ses qualités) d'écrire qu'entre "l'ami d'Israël et les juifs, une déchirure s'est produite", un voile subsistera sur son image. Pourquoi? Parce que tous ces actes politiques ne sauraient faire oublier les actes symboliques que furent "la tombe fleurie de Philippe Pétain, l'intervention dans le dossier de Papon, le refus d'assumer toute responsabilité de l'État pendant la période de Vichy ;/formulation d'ailleurs inexacte du refus mitterrandien/ et surtout le maintien inacceptable de relations personnelles avec René Bousquet, principal responsable français de la persécution et de la déportation des juifs de France" /affirmation discutable/.

Pour ma part, je tiens que cette déclaration manifeste une de ces myopies inguérissables et comiques auxquelles la plupart des dirigeants communautaires sionistes nous ont hélas, habitués. Pardonnez-moi si je dois parler ici un peu de moi. Le hasard a fait que je suis entré dans la résistance alors que j'avais quinze ans et demi. C'était pendant l'été 1943, date à laquelle François Mitterrand est devenu (dans un rang bien plus élevé!) résistant lui aussi. Il faut dire avec insistance qu'à cette date, on ne se bousculait pas pour résister. Après une trajectoire de droite et peut-être d'extrême-droite, Mitterrand a (irrésistiblement? irrémédiablement?) évolué vers les valeurs républicaines, vers la démocratie, vers la gauche. Ce n'était pas un mince mérite pour un homme qui avait un tel passé.

Je n'ai jamais été un admirateur inconditionnel de Mitterrand (alors que mon passage dans la résistance m'a toujours fait admirer de Gaulle). Aussi, je n'ai jamais cru que Mitterrand, après avoir été homme politique pendant cinquante ans eût l'obligation de présenter un casier politiquement vierge - comme on dit d'un casier judiciaire qu'il doit être vierge. Je crois qu'à l'exception du seul Mendès-France, les hommes politiques qui ne se sont pas sali les mains sont ceux qui n'ont pas de mains. Je n'ai jamais jugé non plus que François Mitterrand ait été un socialiste de la lignée d'un Jaurès ou d'un Léon Blum. Et cela me donne plus de regrets que de savoir qu'il a fleuri la tombe de Pétain et refusé que la république dût assumer les crimes du "régime de fait dit de Vichy". Il faut de temps à autre faire la différence entre les ragots de couloir (Mitterrand, vous savez, a déjeuné avec Bousquet...) et des actes politiques où la hardiesse et le courage le disputent à la clairvoyance et à la vision. Mitterrand n'avait pas de doctrine, il avait une mémoire sélective, il était ô combien, Florentin, mais il avait une vision, pour la France, pour l'Europe et pour le monde. Libre à chacun de s'offusquer, ou de jouer les vierges pudibondes à chaque fois que l'ombre d'une obscénité politique se présente, ou d'exiger des "amis des juifs" une politique farouchement éprise du Grand Israël, de l'écrasement définitif des Palestiniens, une âme pour le moins hassidique et une "compréhension" complice pour les implantations territoriales. Mais dans ces conditions, à quel juif sera-t-il jamais possible d'attribuer le titre d'ami des juifs?

C'est pourquoi parler de "déchirure", de "voile" sur l'image, du besoin de "nouveaux éclairages" (pour être sûr de rester dans la ligne établie par les establishments consistoriaux et communautaires?) est une pleutrierie morale et une sottise politique.

Souvenons-nous plutôt de sa visite à Sarajévo, et des dernières déclarations qu'il fit, à une réunion d'anciens (chefs d'État!): il faut protéger les minorités(c'est à dire les reconnaître autrement que du bout des dents) et mettre une muselière aux États-nations qui ont les dents trop longues - comme les Serbes, si l'on voit ce que je veux dire...

**Richard MARIENSTRAS** (FFI Vercors-DrômeNord)  
Médaille du combattant volontaire de la Résistance.



Votre Bulletin a prié **Amnon KAPELIUK**, journaliste et écrivain israélien, ami de longue date du Cercle, de nous offrir une interview exclusive sur la situation en Israël après l'assassinat de Itzhak Rabin, et sur les problèmes que pose dorénavant la négociation avec les Palestiniens et les pays arabes. Voici ses réflexions:

■ **Q.: A votre avis, l'assassinat de Rabin a-t-il affaibli ou, au contraire, renforcé les chances de la paix?**

R.: L'assassinat a échoué, en tant que tentative d'arrêter le processus. Depuis lors la droite - et plus généralement, les "opposants à Oslo" - sont en retrait, dans l'opinion et sur la scène politique. Certes, l'opposition existe toujours; mais elle est pour l'instant moins combative... Cela étant, Pérès va-t-il utiliser

cette nouvelle conjoncture interne pour promouvoir une attitude encore plus audacieuse face aux Palestiniens et à la Syrie? Ou bien cherchera-t-il plutôt à préserver la paix intérieure? Yossi Beilin, son bras droit, a dit déjà que la plupart des implantations vont persister dans la configuration finale... mais on peut penser que s'il en est ainsi, la politique d'Israël va se heurter à des obstacles. D'ailleurs, il n'est pas sûr que le soutien populaire à la paix soit, au fil des mois à venir, aussi clair que celui de l'opinion internationale, qui s'est exprimée lors des obsèques (car la présence de tant de responsables étrangers était une preuve d'attachement à la paix, plus encore qu'une manifestation pour la personne de Rabin). Toutefois, il y a aussi des voix pour dire que les tentatives de composer avec la droite religieuse joueront contre l'actuelle majorité lors des élections de 1996. Le véritable soutien de la paix, ce sont les jeunes, les lycéens d'aujourd'hui, ceux qui vont voter en octobre 1996 et les années suivantes. Ici, il convient de souligner que l'assassinat de Rabin a inversé la tendance générale au sein de la jeunesse, qui avant l'assassinat, était tournée plutôt vers la droite.

Quant à la disparition de Rabin en tant que promoteur de la paix... N'oublions pas que les premiers entretiens secrets (ignorés même des Américains) avaient été initiés par Shimon Pérès, véritable locomotive de ce processus, et que Rabin, lui, au début était dubitatif. Il a fini par adopter la même position, et cette dernière année la collaboration entre les deux a été étroite (ce qui n'avait pas été le cas toujours...). Mais les paroles officielles dites par Rabin en tant que chef du gouvernement ont été en fait souvent inspirées, surtout au début, par Pérès.

Au total, je suis personnellement plutôt optimiste; je crois que la mort de Itzhak Rabin en fin de compte ne va pas contrarier l'avancement vers la paix.

■ **Q.: A votre avis, pourquoi Pérès n'a-t-il pas profité de la dynamique de l'assassinat de Rabin pour provoquer des élections anticipées?**

R.: C'était tout à fait réalisable... Il y a eu d'ailleurs des voix parmi les travaillistes pour proposer cette méthode. Mais Pérès semble vouloir faire preuve de ses propres capacités, durant les mois qui restent jusqu'aux élections (qui auront lieu fin octobre, soit trois jours après l'anniversaire de l'assassinat d'après le calendrier juif), plutôt que de "profiter" des circonstances extérieures, et de devoir son renforcement - indirectement - à Rabin... Il se réfère d'ailleurs beaucoup, dans ses discours, à Ben Gourion, dont il se veut l'héritier et le continuateur, plutôt qu'à Rabin. Son désir est de montrer et de faire apprécier sa propre politique avant de se présenter devant les électeurs. Son ambition affirmée est d'amener à la table des négociations tous les pays arabes, la Syrie en tête - sauf la Libye, l'Irak et le Soudan (et, certes, sauf un pays non-arabe: l'Iran). Sa politique de composition avec les éléments religieux de la droite semble viser le même objectif: éviter une crise gouvernementale et des élections anticipées, pour ensuite gagner en 1996 le soutien des religieux. Car il croit fermement que les résultats des élections en automne 1996 seront meilleurs que ceux des éventuelles élections anticipées en décembre 1995 (il faut rappeler qu'en Israël, les élections sont doubles: on vote le même jour pour élire les députés à la Knesset, et aussi -pour choisir un premier ministre. Cette dernière élection verra s'affronter un travailliste et un candidat de la droite).

■ **Q.: La question a été posée parce que la droite reproche au gouvernement de décider du sort de l'État d'Israël avec l'appui de cinq députés arabes... Si des élections anticipées avaient pu libérer le gouvernement de cette sujétion, en lui donnant tout de suite une majorité "juive", la question ne se poserait plus.**

R.: Mais refuser les voix arabes serait antidémocratique, et raciste... Et, qui plus est, avec le différentiel d'accroissement démographique entre Juifs et Arabes en Israël même, il y a des chances pour que la prochaine Knesset compte non plus cinq, mais six ou sept députés arabes. Il faut arrêter cette discussion!

■ **Q.: Y a-t-il une différence entre les affirmations officielles et la politique réelle du Likoud? entre le désir proclamé d'unité et de réconciliation nationale, et la volonté d'arrêter le processus de paix?**

R.: La droite veut l'unité nationale, pour se sortir de l'embarras où elle se trouve, mais elle la veut autour de ses propres positions... Cette droite est à présent dans une très mauvaise position. La télévision a montré de nouveau des images de réunions du Likoud d'avant la mort de Rabin, où des éléments d'extrême-droite scandaient "mort à Rabin" et des slogans similaires,



sans que le Likoud proteste. Le patron du Likoud, Benjamin Netanyahou lui-même a eu lors d'un meeting à Jérusalem des mots très durs pour Rabin; et il n'a jamais fait taire les extrémistes lors de ses réunions. Ces faits sont connus de tous. Donc, la position du Likoud est très inconfortable, et il y a d'ailleurs dans ce parti des voix qui s'opposent au chef, qui veulent son remplacement par une personnalité moins marquée - et aussi une condamnation plus ferme de certains agissements. Netanyahou, lui, semble prisonnier de Sharon et de ses extrémistes... D'autre part, c'est le Parti National Religieux, situé très à droite et très hostile aux pourparlers avec les Palestiniens, qui affirme que les accords d'Oslo sont un fait acquis (certes, regrettable), qu'on n'y peut plus rien et qu'il faut désormais surtout éviter d'aller plus loin, éviter un "Oslo III", de nouvelles concessions aux Palestiniens. Le Likoud, lui, ne dit même pas cela... Alors, la stratégie travailliste en tient compte. Si, lors de la prochaine consultation, les travaillistes gagnent quelques sièges, ils pourraient former une coalition avec le nouveau parti de David Lévi, transfuge du Likoud (qui a récemment rejeté une proposition de réconciliation formulée par B. Netanyahou), avec la fraction qui avait quitté le parti travailliste derrière Kahalani ("La Troisième Voie") et avec les quatre partis religieux - ou avec certains parmi eux. Les députés arabes appuieraient aussi cette coalition. Le Likoud, avec l'extrême-droite, se retrouverait alors dans l'opposition.

**Q.: Dans quelle mesure, selon vous, les implantations juives en territoires occupés sont-ils un obstacle réel pour la paix?**

**R.:** C'est évidemment un obstacle énorme. Est-il insurmontable? L'occupation des territoires arabes lors du conflit de 1967 est le plus grand malheur ayant frappé Israël depuis sa création en 1948; et l'aspect le plus funeste de cette occupation a été l'établissement des colonies juives sur cette terre. A présent, c'est un obstacle majeur sur le chemin de la paix; et qui peut même la faire échouer. Il s'agit de 140 000 personnes; pour la plupart très nationalistes, qui s'y sont implantés pour des raisons idéologiques, qui veulent donc rester sur place. Mais à cause de leur présence, ce qu'on risque de laisser aux Palestiniens, c'est une suite de petits "bantoustans" dispersés. Je ne crois pas que les Palestiniens puissent l'accepter.

**Q.: Pourtant, il y a des précédents. Quand Begin a rendu le Sinaï à l'Égypte, on a évacué des colons... Quand il faudra rendre le Golan, il y aura probablement des évacuations aussi. Pourquoi pas en Cisjordanie?**

**R.:** Mais ce n'est pas la même chose. Le Sinaï, et même le Golan, ne sont pas perçus comme partie intégrante d'un Grand Israël. Certes, il y a eu des périodes historiques de plus grande extension des royaumes juifs; on pourrait réclamer, par exemple, la Transjordanie où s'étaient installés certaines des douze tribus composant le peuple juif antique... Mais dans l'esprit des irrédentistes c'est la Palestine mandataire qui représente le territoire à garder. Gaza moins, mais à coup sûr la Cisjordanie. En faire évacuer les colons

se heurte à de grands antagonismes. Le gouvernement de Rabin n'a même pas osé - or, c'était faisable à l'époque - évacuer les 400 colons d'Hébron après le massacre perpétré par Goldstein. Mais Rabin a dit: "Nous avons un accord avec les Palestiniens, je l'observerai à la lettre. Jusqu'à la phase finale, les implantations resteront sur place." En ce moment, le gouvernement ne souhaite pas ouvrir un "second front" face à la droite. Même les plus modérés parmi les travaillistes, à l'instar de Yossi Beilin, disent: "les Palestiniens n'auront pas tout. Une grande partie des implantations vont persister, et seront annexées à Israël." Tout cela m'évoque le "plan Allon", avec notamment la vallée du Jourdain, Gush Etzion, la Grande Jérusalem, etc. restant entre les mains des Israéliens. Le gouvernement travailliste cherche la paix, tout en gardant plusieurs colonies. Il n'est pas sûr que cela puisse réussir. Les Palestiniens disent accepter les implantations - à condition que leurs habitants deviennent des citoyens de l'état palestinien... Mais c'est impensable - les colons ne sont pas venus en Israël pour vivre dans un pays arabe... C'est pourquoi, dans les pourparlers, tout commence et tout finit par les implantations.

En ce moment, les Palestiniens sont dans la joie: plusieurs villes de Cisjordanie sont revenues sous l'administration palestinienne. Un moment viendra pourtant où il faudra trancher le problème des implantations. Je rappelle que les premières implantations n'ont pas été le fait de la droite, mais des travaillistes, même si la droite s'est précipitée à son tour, créant des colonies conçues en vue d'une éventuelle annexion. Il faut à présent que les travaillistes corrigent leur faute originelle... On pourrait à la rigueur rectifier à quelques endroits la frontière pour inclure quelques implantations dans l'État d'Israël, tout en offrant aux Palestiniens des compensations par ailleurs. Curieusement, les frontières d'armistice de 1948 - cette "ligne verte" qui a été naguère volontairement oubliée et interdite, tant par la droite que par les travaillistes - sont revenues à l'ordre du jour. Est-ce un signe?

Tout est dans la dynamique. Les Palestiniens acceptent ce qu'on leur donne, considérant que c'est une étape intérimaire dans un mouvement continu, qui ne préfigure pas l'état définitif. C'est aussi un problème de rapport de forces... Mais il faut voir le problème dans son contexte - ni les Palestiniens ni les Israéliens ne vivent dans un monde clos. Il y a notamment l'ensemble du monde arabe; il y a l'Égypte, l'allié le plus fidèle des Palestiniens. Il est douteux que ce monde sacrifie les Palestiniens. Et puis, il y a la communauté internationale, celle qui a montré sa solidarité avec Israël lors des obsèques de Rabin. Elle ne pourra probablement pas maintenir cette solidarité et son appui si Israël se montre négatif dans la question des droits des Palestiniens. Et, je le répète, la question des implantations juives en Cisjordanie est certainement l'écueil le plus dangereux sur le chemin de la paix durable...



### QUOI DE NEUF À SARAJEVO?

Grâce à Freddy SPIRA, professeur de médecine et membre du Cercle, nous avons appris il y a deux ans la difficile existence des Juifs de Sarajevo. Nous leur avons voulu témoigner notre solidarité par une collecte parmi vous. Et depuis? F. Spira est retourné à Sarajevo...

#### LES JUIFS ET LA GUERRE A SARAJEVO

Dès le début de la guerre, ou presque, les organisations internationales non gouvernementales (ONG) ont été présentes à Sarajevo et ont tenté de subvenir aux besoins de la population. Parmi elles, les organisations françaises étaient particulièrement bien représentées et c'est avec l'une d'elles, le Secours populaire français, que j'ai eu l'occasion de me rendre dans cette ville à deux reprises en 1994. Grande fut ma surprise de découvrir, au milieu de l'activité fébrile des volontaires et expatriés de diverses nationalités, que l'association la plus importante et la mieux organisée était non seulement bosniaque, mais juive! La Benevolencija, c'est son nom, a été fondée en 1892 en tant que société juive culturelle et éducative. Sarajevo est une capitale multi-ethnique et multi-culturelle, peuplée majoritairement de musulmans qui constituent environ 60% de la population. Elle comprend également des catholiques, des orthodoxes et une communauté juive de 2000 personnes environ en 1993. Très majoritairement séfarades, ces derniers sont installés dans la ville depuis 1565, 70 ans environ leur

ayant été nécessaires pour faire le voyage depuis l'Espagne dont ils avaient été chassés en 1492. La communauté était très importante avant la seconde guerre mondiale, essentiellement séfarade. Très bien intégrées dans la vie sociale et culturelle du pays, de nombreuses familles étaient mixtes, comme c'est très souvent le cas en Bosnie. Nombre de juifs occupèrent des positions de notables, en particulier dans le domaine universitaire. De 1892 à 1941, la Benevolencija fut l'une des associations les plus importantes de la communauté séfarade de Sarajevo. Puis elle disparut dans la tourmente de la seconde guerre mondiale suivie de l'installation du socialisme, pour réapparaître dès le début de la guerre actuelle, en 1991. Entre temps, la communauté avait été décimée par les meurtres et les déportations, le pouvoir croate venant prêter main-forte à la volonté exterminatrice des nazis allemands.

La Benevolencija a alors vu son rôle évoluer et est devenue une organisation humanitaire. Elle débuta en aidant les juifs à survivre dans Sarajevo occupée, mais devant la dégradation rapide de la situation, elle élargit rapidement ses programmes à l'aide de l'ensemble de la population, sans aucun critère de religion ou de nationalité. Pour les casques bleus de l'ONU, la Benevolencija avait la réputation d'être l'ONG la mieux organisée et la plus honnête de Sarajevo.

Lors de ma visite elle regroupait environ 60 volontaires basés non seulement à Sarajevo, mais également à Split et à Zagreb, maintenant un lien fort avec les membres de la communauté qui avaient quitté la ville, ainsi bien sûr qu'avec des mouvements de solidarité juifs, le JOINT en particulier. Ses activités consistaient à acheminer et distribuer des vivres, des vêtements, du matériel et du courrier, soutenir les plus faibles, distribuer des repas et des médicaments, maintenir le contact entre les familles, organiser des



transferts d'argent (les ordres étaient transmis par radio), alerter la communauté internationale - bref tout ce qui habituellement constitue le quotidien d'une ONG. L'un de ses exploits fut, lors de l'un des pires moments de la guerre et de l'isolement de la ville, pendant l'Automne 1993, d'arriver à faire passer un convoi de camions chargés de matériel et de nourriture, à travers les lignes serbes qui encerclaient Sarajevo. C'est en tant que juifs qu'ils arrivèrent à négocier le passage des camions, mais ceux-ci contenaient aussi de la nourriture pour "Caritas" et "Merhamet". C'est aussi, malheureusement, à l'occasion d'un départ d'enfants hors de la ville, négocié et organisé par la Benvolencija, qu'eut lieu le terrible bombardement du marché central, le 5 Février 1994, au cours duquel 68 personnes trouvèrent la mort et de nombreuses autres furent blessées.

Mais l'action culturelle était aussi présente dans les préoccupations de l'association. Bien qu'abritée dans l'une des deux synagogues encore existantes dans la ville, cette communauté avait depuis longtemps abandonné toute pratique religieuse. Le renouveau du sentiment d'appartenance juive alla de pair avec un désir de renouer avec une tradition religieuse. C'est ainsi que, à partir des souvenirs des plus anciens, des documents disponibles et des contacts avec des juifs de l'extérieur (en particulier bien sûr des israéliens, mais aussi des hollandais et des américains), la pratique d'un office du vendredi soir fut rétablie. Mais, plus extraordinaire, il fut également décidé d'envoyer un jeune homme se former au métier de rabbin dans une école talmudique de Jérusalem! C'est ainsi que je pus rencontrer des hommes et des femmes qui, au plus fort de la guerre et des privations, souhaitaient réunir toutes les informations qui leur permettraient de perpétuer une tradition et d'en faciliter la transmission à l'intérieur d'une société qui était en train de se détruire elle-même. On a depuis appris que l'une de leur préoccupation, dès le début de la guerre, a aussi été de sauvegarder ce qui, dans la bibliothèque de la ville, avait pu échapper

à la destruction opérée 50 ans plus tôt par les nazis, lors de la destruction de la collection "Judaïca" qui contenait alors à peu près tout ce qui avait été publié à propos des différentes langues juives. C'est ainsi en particulier que l'un des plus anciens ouvrages religieux connu en ladino, que leurs ancêtres avaient réussi à faire sortir clandestinement d'Espagne cinq siècles auparavant, a pu être à nouveau sauvé et se trouverait maintenant en lieu sûr.

J'ai pu, lors de ma dernière visite à Sarajevo, remettre à son président, Jokob Finci, qui a depuis reçu la Légion d'Honneur des mains de François Mitterrand, le fruit d'une collecte de solidarité que nous avons effectuée parmi les membres de notre Cercle, et leur apporter ainsi la preuve matérielle d'une modeste solidarité. A cette occasion, j'ai pu apprécier tout le sens que l'on peut tenter de donner, dans ces circonstances, à un sentiment d'appartenance juive. D'une part, ils me proposèrent de venir participer à leur prochain office tel qu'ils l'avaient reconstruit, m'avouant être aussi ignorants que moi des canons et exigences de la religion. Dans le même temps, la plupart des personnes présentes étaient très occupées à répertorier et classer une énorme quantité de colis qui venaient d'arriver par un convoi de camions, en s'aidant d'un nouveau logiciel informatique qu'ils avaient reçu d'Israël. Comme je découvrais les portraits qui ornaient les murs du bureau dans lequel je me trouvais et que je m'arrêtais devant une grande photo de Tito dédicacée aux juifs de Sarajevo, leur président me dit: "Cet homme était un génie, ce n'est que quand il a été au pouvoir que nous avons pu vivre en paix". Et je ne pus m'empêcher de penser que cette période de paix effective avait correspondu à la disparition presque complète de leur sentiment d'appartenance communautaire et que, en revanche, la réapparition de la guerre avait puissamment contribué à sa renaissance...



### MICHEL MORINEAU

*Le débat sur la laïcité n'est jamais terminé. Pour ne pas rester enfermés dans notre "laïcité juive", nous avons demandé une réflexion à un spécialiste, que vous avez rencontré lors du dernier colloque de notre Cercle:*

#### Une idée neuve, la laïcité.

La laïcité est redevenue un sujet passionnel pour les Français. Ce n'est pas la première fois, mais il est vrai qu'il avait connu une sorte de trêve depuis les débuts de la Vème République jusqu'en 1980. Le programme du candidat Mitterrand, puis le projet d'un service public unifié de l'enseignement ont relancé "la guerre des deux France" en 1984. Plus récemment, des déclarations, fort vagues d'ailleurs, de divers hiérarques religieux, de toutes les confessions, proposent "une redéfinition de la laïcité". Ils s'expriment très régulièrement dans les colonnes "idées", "rebonds" ou autres "débat" de nos quotidiens nationaux : l'enseignement des religions à l'école, les rythmes scolaires et la demande d'absence le samedi ou le vendredi, l'expression publique des églises, voire même, grâce à une expression plus douteuse, "la reconnaissance publique" des églises, sont parmi les sujets les plus souvent traités. Des "affaires" se sont succédées dans l'espace public depuis le début des années 80 : le film de Godard sur Marie, la diffusion de la pilule abortive RU 486, le livre de Salman Rushdie, un autre film sur la dernière tentation du Christ, et, last but not least, la fameuse affaire des foulards. A ceci s'ajoute la vingtaine de colloques, tables rondes et autres séminaires recensés depuis dix ans sur la laïcité, sans oublier la spectaculaire manifestation de janvier 1994 contre la proposition de loi Bourg-Broc. On pourrait également verser à l'actif de cet inventaire rapide le dernier événement en date : les obsèques du Président François Mitterrand ; si l'on met à part l'hommage populaire rendu à la Bastille - et qui n'est pas à proprement parlé une "cérémonie officielle", la seule manifestation publique qui méritât cette appellation, la seule cérémonie d'hommage rendu par la République à l'un de ses "Grands Hommes", a consisté en une messe solennelle à Notre Dame avec pour seul discours "officiel", l'homélie du Cardinal archevêque de Paris, sans doute très heureux à cette occasion

d'occuper l'espace médiatique. La gauche laïque et républicaine n'aura pas manqué de relever ce fait et de le trouver, à tout le moins, suspect.

La laïcité fait donc florès et débat. Mais pas de la même façon pour tout le monde.

■ Elle fait débat pour les laïques de tradition bien sûr, qui ne sont pas unanimes, loin s'en faut, et qui s'interrogent sur l'avenir du service public d'éducation, mais aussi sur les menaces - ou soit disant telles - "du communautarisme" révélés par "l'affaire des voiles" ; elle fait débat, pour des motifs différents, dans toutes les confessions historiquement implantées en France ; elle fait débat pour les musulmans qui demandent que l'égalité des cultes devienne une réalité "de fait" pour eux aussi ! On observe même un étrange paradoxe : la laïcité, cette idée de gauche utilisée jadis par les républicains pour lutter contre l'emprise du cléricalisme catholique serait plutôt revendiquée aujourd'hui par la droite libérale pour lutter contre l'établissement de l'Islam dans notre pays, et au delà de l'Islam, contre les immigrés.

■ La laïcité ainsi invoquée à tous propos tend à devenir un concept "attrape-tout". Est-elle à ce point soluble dans la complexité sociale ? Il est sans doute temps de revenir à l'essentiel, sans confondre la laïcité institutionnelle et l'utilisation instrumentale et idéologique des mots "laïque", "laïcité", pour essayer, dans cet esprit, de résoudre les problèmes que pose sans cesse l'évolution de l'histoire.

#### La laïcité, c'est d'abord la liberté.

■ La liberté des consciences individuelles, certes, mais aussi des groupes religieux qui peuvent s'organiser selon leurs règles propres (article 4 de la loi de 1905).

Cette liberté a été largement accordée aux religions traditionnelles implantées sur notre territoire. Des religions nouvelles en ont profité (orthodoxie, bouddhisme). En principe, l'Islam devrait bénéficier de cette liberté ainsi que de l'égalité juridique qui est affirmée par la loi de séparation. En fait, une suspicion - et le mot est parfois faible - freine les droits de la religion musulmane et contraint cet "Islam de catacombes" à chercher principalement ses financements à l'extérieur, non sans conséquences politiques et sociales. La question des lieux de culte est devenue cruciale : pourrait-on envisager, après avis du Conseil d'État, d'élargir l'interprétation de la loi pour permettre à des collectivités locales propriétaires d'édifices convenables, de les confier en gestion aux cultes



manquant de lieux de réunions (le culte musulman entre autre), les collectivités publiques gardant, bien sûr, la propriété des bâtiments, selon les dispositions qui fonctionnent très bien pour les édifices antérieurs à 1905 ?

■ Et que la République cesse, par ailleurs, comme elle l'a fait sous la gauche puis sous la droite, sans davantage de succès, de se mêler "d'organiser" le culte musulman, même au motif louable de se fabriquer "un interlocuteur". Laissons les musulmans s'organiser eux-mêmes, dussions-nous avoir plusieurs interlocuteurs.

### **Mais la liberté religieuse a une contrepartie**

Les religions doivent rester hors du champ du Politique, c'est-à-dire de l'exécutif et du législatif. Elles relèvent du droit privé, et c'est bien ainsi. De là peuvent être tirées au moins deux conséquences importantes.

D'abord il faut veiller à l'application des articles de la loi qui interdisent toute politique dans les édifices du culte, interdiction assortie de sanctions sévères. Ensuite, la loi de 1901 ne permet pas de distinguer clairement entre des associations ayant des objets différents : culturels, culturels, sociaux, etc... puisque les mêmes textes régissent aussi bien de toutes petites et de très grosses associations qui manipulent des fonds considérables (source d'inconvénients quand elles ont aussi un objet culturel). On pense évidemment à l'affaire de l'ARC ou aux "faux-nez" associatifs dont pratiquement toutes les administrations territoriales se sont dotés, et certains sont l'objet de scandales politico-financiers réguliers, mais on oublie que les sectes fonctionnent aussi sous le régime de la loi de 1901 et certaines d'entre elles sont de véritables entreprises de racket financier. Cette loi a donc besoin d'être clarifiée. N'oublions pas qu'à son origine la loi de 1901 a d'abord été conçue pour limiter l'emprise des congrégations religieuses. A ce titre elle s'intègre bien dans la "batterie historique des lois laïques" (avec celles sur l'école des années 1880, et celle de 1905). Elle est par l'usage devenue une de ces lois fondamentales qui définie notre précieuse liberté d'association et de ce fait, il faut être extrêmement prudent avant toute re-consideration. Peut-être des décrets d'application pourraient-ils y simplement mettre bon ordre dans ce qu'il faut bien considérer comme des dérapages inadmissibles?

### **La laïcité de l'école publique : un cas particulier, mais fort important.**

■ Commençons par rappeler nos institutions républicaines : l'instruction en France est obligatoire, l'école publique est laïque mais l'enseignement est libre. Le service public d'éducation a été créé pour réaliser l'égalité de droit des citoyens devant l'instruction mais

aucune disposition ne leur interdit de faire le choix d'un enseignement privé pourvu qu'ils satisfassent à cette obligation.

Les règles auxquelles sont soumises les écoles privées quand elles veulent s'associer à l'effort public d'instruction ont été précisées par la loi Debré de 1959 et à ce sujet les choses iront déjà mieux quand le débat portera sur l'essentiel : sur son application et le contrôle de son exécution. La loi Debré n'est certes pas l'idéal ; toutefois, par certaines de ses dispositions et par les principes rappelés dans l'exposé des motifs, elle garde le caractère d'une loi républicaine qui permet de gérer convenablement l'association des écoles privées au service public. Tout le problème réside dans la manière dont la puissance publique la fait appliquer. Là est l'avenir de la paix scolaire.

■ Un effort considérable reste à faire par ailleurs pour appliquer intelligemment la laïcité à l'école publique. L'avis du Conseil d'État du 27 novembre 1989, sur l'affaire dite des "foulards", a rappelé opportunément les textes légaux et la jurisprudence, en particulier que la neutralité religieuse vaut pour l'école et ses enseignants. Quant aux élèves, s'ils doivent respecter l'ordre public et se défendre de tout prosélytisme ou gestes ostentatoires, ils ne peuvent être exclus simplement pour port de signes religieux. La circulaire Bayrou, hélas approuvée par beaucoup d'enseignants, est de ce fait un déni de laïcité puisqu'elle considère le voile comme un signe "ostentatoire par nature". Les tribunaux administratifs annulent la plupart du temps les exclusions - nombreuses - prononcées en application de cette circulaire. Mais le débat n'est pas clos pour autant. Lutter contre la méconnaissance des lois laïques, de 1905 en particulier, et de l'esprit qui les anime est s'en doute une des tâches les plus salutaire qui soit dans les années à venir, si l'on veut pouvoir affronter quelques questions difficiles avec une chance de les raisonner dans la fidélité aux idéaux de la République.

■ Parmi celles-ci un débat de société devient urgent : celui sur la tradition française d'intégration des minorités, car notre "machine à intégrer" est grippée, notre conception de l'intégration, proche de l'assimilation, est de moins en moins opératoire et sort de plus en plus de l'esprit de nos institutions républicaines. Mais ce n'est plus un débat sur la laïcité qu'il faut ouvrir, c'est un débat politique sur l'avenir de la "nation française". Dans ce cadre, la laïcité a son mot à dire car elle est aussi un concept politique. De ce fait elle restera une idée neuve.



## LES LIVRES...

**Quelqu'un, ou le livre de Moïshe,**

de Sylvia Ostrowetsky,  
paru aux Éditions KIMÉ

(180 pages; 120 francs).

**L**es enfants des immigrés juifs qui sont venus de Pologne entre les deux guerres sont fascinés par le destin et les tribulations, parfois comiques, souvent tragiques, de leurs parents. Au fur et à mesure qu'ils prennent eux-mêmes de l'âge, ils sentent grandir le sentiment qu'avec eux s'éteindra le souvenir, même indirect, de ces aventures, de ces origines, de ce changement de mondes et de mode de vie. Superposez là-dessus le choc de la guerre 1939-45, la tentative d'anéantissement des Juifs, et vous aurez toutes les raisons d'écrire un livre - livre de piété filiale, justifié par le témoignage de ces singularités.

**Sylvia Ostrowetzky** a la particularité d'être universitaire, et anthropologue. Elle est fille de ce Moïshe qui donne son titre au livre, et qui n'est "personne" - symbole et quintessence du petit Juif anonyme... Elle a satisfait à la fois dans ce livre au devoir de piété filiale et au désir de se servir d'un matériau humain peu banal pour mener une étude professionnelle sur un milieu pratiquement disparu. Elle montre - ce que, à la réflexion, on savait - qu'il est possible d'être illettré et poète, chiffonnier et philosophe...

Le livre est donc conduit sur deux plans, fournissant à la fois de savoureuses anecdotes à qui veut s'arrêter à cet aspect, et un effort d'analyse objective (l'auteur n'explicite pas dans son livre la relation qui la lie à Moïshe) d'une famille d'immigrés, des rapports à l'intérieur de ce groupe et avec le monde extérieur. Bien

## LA MUSIQUE:...

### Chostakovitch - la Symphonie Babi Yar, ou l'ambiguïté

**1941:** Dans le ravin de Babi Yar, près de Kiev, un commando de SS abat en deux jours quarante mille Juifs, hommes, femmes et enfants. **1961:** Yevgueni Yevtouchenko publie Babi Yar, poème contre l'antisémitisme en Russie ici et maintenant, texte violent et superbe. Chostakovitch lit le poème et décide de le mettre en musique, pour voix de basse, chœur et orchestre. Comme d'habitude, Chostakovitch fait sombre et fort, et au premier degré. Puis il se reprend: il y a là matière à une symphonie toute entière, et il ajoute quatre autres mouvements, toujours sur des textes de Yevtouchenko, "L'humour", "Dans un magasin", "Angoisses", "Carrière", sans aucun rapport avec le premier poème sinon qu'ils sont - assez gentiment - critiques envers le système. Babi Yar est en quelque sorte noyé dans un ensemble vaste, la Treizième Symphonie, dont il est un des éléments, presque un épiphénomène.

**1962:** la Symphonie N°13 est créée à Moscou, après des difficultés de tout ordre. Succès public, presse hostile. Le pouvoir demande à Yevtouchenko de revoir sa copie, qui "pourrait faire accuser les Russes d'antisémitisme si elle était mal interprétée". Une version du poème édulcorée par Yevtouchenko au point de signifier pratiquement le contraire de la version précédente permet à la Symphonie d'être jouée sans entraves, puis enregistrée plus de dix ans plus tard. **1974:** l'enregistrement public en France par Le Chant du Monde, éditeur proche à l'époque du P.C.F., ne s'appelle plus Symphonie Babi Yar, mais "Symphonie N° 13 sur des poèmes de Yevtouchenko", et il est question, dans la notice sur la pochette, de Babi Yar "qui évoque l'un des massacres les plus atroces perpétrés par les Nazis durant la dernière guerre mondiale" (contre les Ukrainiens? les communistes? les malades? les blonds? La notice ne le dit pas).

**1995:** Sony publie un enregistrement réalisé en 1994 à Vilnius sous le titre Symphonie N° 13 "Babi Yar", par la St. Petersburg Camerata, l'Orchestre de chambre de Lituanie, etc., et Sergueï Baïkov, dirigés par Saulis Sondeckis, interprétation remarquable à tous points de vue: équilibre des plans sonores, qualité des voix, force dramatique; les poèmes de Yevtouchenko ont été rétablis dans leur version originale. Du moins la notice l'affirme-t-elle... car les textes des poèmes en sont absents.

Certes, Balakirev, Moussorgski, Tchaïkovski, étaient antisémites (ce qui ne les a pas empêchés de faire de la bonne musique), Chostakovitch ne l'était pas et il était courageux, mais pas téméraire: qui pourrait le lui reprocher? Aujourd'hui il reste un superbe poème, une symphonie très forte, et un goût un tantinet amer.

Jean Salmona.

évidemment la guerre et les situations qu'elle crée éclairent d'un jour particulier ces rapports.

Il n'est pas certain que, malgré toutes les précautions prises, l'auteur ait entièrement maîtrisé son propre rapport à ce livre, qui a dû être difficile à assumer et à écrire... En fin de compte, le côté humain et l'émotion semblent l'emporter sur les visées scientifiques. Mais ceci importera peu au lecteur "ordinaire", qui accompagne avec intérêt Moïshe; jusqu'à son suicide dans une clinique du 13ème arrondissement, en 1990.

Jacques Burko

**Nos excuses au lecteur:** faute de place, nous avons dû supprimer la rubrique "vient de paraître", pourtant très riche ce mois-ci en livres importants... On fera mieux la prochaine fois.



## QUOI DE NEUF POUR LE "TEMPS JUIF"?

**1** Notre livre, Temps juif, lecture laïque, semble une réussite. Beaucoup de réactions, beaucoup de réactions favorables. Malgré les perturbations et les grèves en décembre, les libraires ont réapprovisionné, et continuent de le faire régulièrement... Voici quelques échos, extraits de la presse et des lettres de lecteurs:

### ■ Dans la presse...

Le Monde

(27 Octobre 1995)

Sous l'égide du Cercle Gaston-Crémieux, un groupe de réflexion - professeurs, ingénieurs, mères de famille, médecins - tente d'apporter une réponse laïque à ces interrogations. Leur travail éclaire, souvent d'une manière inédite, les mythes fondateurs d'un judaïsme enraciné dans une histoire vieille de trois mille ans.

Tribune juive (novembre 1995)

Quand la bêtise dépasse la fiction... Fonctionnant depuis déjà trois décennies, le Cercle Gaston-Crémieux est un "groupe de réflexion et libres débats sur l'identité juive" dont les membres ont entrepris de publier, sous le titre Temps juif, lecture laïque, un recueil d'articles constituant sans aucun doute la plus fabuleuse somme d'absurdités jamais écrites sur le judaïsme... (Laurent Cohen)

### ■ Parmi nos lecteurs...

Je suis indigné du procès qui vous a été fait. En tant qu'homme de foi, je me sens en grande harmonie avec ces évocations du temps juif. Peut-être peut-on effectivement émettre quelques réserves sur la présentation de la fête de Pourim, très style universitaire et très "extérieur" à ce temps chaleureux de l'année juive. Sachez que les hommes pénétrés de judaïsme vivent ces heures privilégiées de l'année juive avec la même ferveur (le mot ne me paraît pas excessif) que celles avec laquelle vous les avez chantées dans ce recueil... (AS)

J'ai pris un très grand intérêt et plaisir à la lecture de ce livre, même si j'ai une fois ou deux sursauté à propos d'une phrase ou d'un mot. Mais une idée juive est que si on doit admettre comme postulat que la vérité existe, nul ne peut prétendre la détenir complètement... (JL)

Je suis étonné par la réaction de rejet de Tribune juive. Les organismes communautaires devraient au contraire être heureux du travail d'initiation que constitue ce livre pour tout public, juif et non juif, qui, autrement, n'aurait pas accès à quelque connaissance que ce soit de cet aspect central de l'existence et de la tradition juives. Personnellement, ce qui me semble important dans ce genre de démarche est son intelligence et son esprit de finesse plutôt que le ressassement d'un catéchisme. Ceci dit, je n'ai pas apprécié également les différents chapitres. J'ai été très touché par celui sur le Shabbat et sur Pessah, mais étonné de la "huzpah" de celui sur Roch Hachana et Kippour... Ce qui me semble ennuyeux du point de vue même qui est le vôtre est que l'affirmation centrale de ce chapitre ne soit étayée ou justifiée par aucune source et soit présentée comme allant de soi et communément admise... (HA)

Je me suis enrichi personnellement à lire ces pages, qui non seulement vous rendent encore plus proche mais m'apportent à moi catholique, qui porte en moi l'amour du Christ, le Juif Jésus, un approfondissement de ma propre foi. Je me sens davantage greffé sur le tronc qui nous est commun... (JM)

Merci pour le "Temps laïc", que j'ai lu, bien lu, en ces jours de pénitence. C'était bien d'oser et cette lecture assainit un rituel souvent confus, loin de ses sources... (PS)

Merci aussi de donner à nos enfants de quoi mettre un peu d'ordre dans l'hétérogénéité de leur culture... (CA)

J'ai trouvé la démarche parfaitement convaincante et le contenu passionnant, c'est une très remarquable initiative... (JMLL)

J'aime la manière dont vous présentez les auteurs et les mots, parfois (rarement quand même!) obscurs. Et les textes? Si votre analyse des interdits, des obligations et de leur signification est très fine, j'aurais aimé trouver un peu plus d'anthropologie alimentaire: il n'y a pas que la carpe à

la juive! Vous voyez: déjà j'en redemande...(JR)

Votre livre m'a intéressé enfin, à cause de ce fascinant attachement, profondément affectif, que vous ressentez tous envers votre culture. Au fond, êtes-vous vraiment si a-religieux que vous croyez? Cela dépend de ce que l'on appelle religion... (JPL)

Le hasard a fait que je découvre l'ouvrage de votre Cercle. Je vous remercie sincèrement de cette démarche si claire et si vivante, précise, profonde et vaste, exprimée dans un langage d'une grande beauté... (MM)

Dans la partie "religieuse" de notre enfance, totalement clivée de notre vie réelle, un livre comme le vôtre, mis à la portée des enfants, aurait sans doute été lumineux. Aujourd'hui, tel qu'il est, il apparaît, pour l'arrière grand-mère que je suis, comme un éclairage spirituel qui vient expliquer et rehausser les anecdotes de notre enfance. Il n'est jamais trop tard pour apprendre. Il me semble que j'ai même que j'ai plus envie d'apprendre que jamais, peut-être parce que je suis moins happée par le quotidien. Merci de m'avoir apporté cette nouvelle tranche de connaissance... (YS)

Votre démarche est intéressante et intelligente, mais j'avoue ne pas très bien en comprendre le but. Du moins l'originalité. Il me semble que ce type de réflexion a déjà été mené, et notamment par les mouvements libéraux. Pour moi, cela déboucherait à plus ou moins long terme sur une certaine pratique religieuse puisque vous reconnaissez un sens aux fêtes juives... (CD)

À la veille du troisième millénaire, qui sera inévitablement technologique et, en cela, de plus en plus éloigné de nos attaches culturelles terriennes encore si proches, votre réflexion collective me semble aller au delà d'une analyse de la singularité juive du temps et offrir une alternative existentielle à la prédiction de Malraux sur le siècle à venir: être mystique ou pas. La plus secrète des fêtes juives propose une réflexion sur des sentiments de liberté et de générosité qui sont les réels porteurs d'espoir pour les années qui viennent... (BR)

Je me suis beaucoup instruit en vous lisant, en vous relisant (il faut toujours lire deux fois les bons textes). J'ai reçu une grande leçon d'humanisme... (JB)

C'est un ouvrage très intéressant sur le



plan historique ou sociologique. J'aurais souhaité pourtant trouver une distinction plus claire entre mythe et histoire. On passe souvent sans transition d'un plan à l'autre. Alors que l'explication du 9 d'Av est historique, celle de Pessah reste dans le domaine du mythe. Plus fondamentalement, je crois qu'il manque une réflexion sur la question du sens. Quel sens ces fêtes ont-elles pour des Juifs non religieux ? Autrement dit, existe-t-il un temps juif qui ne soit pas religieux ? Tel est je crois votre question, mais, implicitement, j'ai le sentiment que vous répondez par la négative puisque votre livre décrit et analyse les fêtes juives telles qu'elles sont vécues au sein du judaïsme traditionnel. Certes le livre donne quelques éléments de réponse... Il y a cinquante ans, beaucoup de Juifs "laïques" voyaient dans le rituel juif un symbole de l'oppression et de

l'aliénation. Cette vision était sans doute excessive. Aujourd'hui la lecture laïque me semble procéder à une idéalisation rétrospective tout autant excessive. Elle m'apparaît comme une lecture sélective et interprétative visant en dernière instance à nous réapproprier une tradition dans laquelle nous mettons ce que nous voulons y trouver : les valeurs qui sont les nôtres en cette fin du XXème siècle en tant qu'hommes de gauche, démocrates ou humanistes... (MK-Z)

Vous m'apportez une connaissance sur une culture, dont je suis issu même si la vie m'en avait éloigné, qui me faisait défaut. Mais je n'ai pu m'y intéresser, ou plutôt me passionner à cette lecture, que - précisément - parce que votre

regard était laïque. J'ai, enfin !, pu apprendre sur ce sujet parce que la langue de celui qui m'en parlait était la mienne. Et alors je me suis senti concerné. Mieux encore, il m'a semblé que ma distance à la culture juive était moins grande que ce que mon ignorance de cette culture me laissait supposer. Je pensais vivre à une distance astronomique de la galaxie judaïsme, et le simple fait que vous puissiez m'en parler en langue laïque suffit à me rendre mon erreur sensible. Ainsi votre ouvrage m'a beaucoup appris sur son sujet, mais aussi sur moi-même... (MG)

### Temps juif, lecture laïque

Cercle Gaston-Crémieux  
Collection Opinion  
Éditions Liana Lévi (1995)  
183 pages, 98 F

**2** En complément du volume paru chez Liana Lévi, nous avons réuni en un fascicule édité directement par le Cercle (et disponible) quelques textes subjectifs sur le temps juif... Voici une de ces réflexions (les autres suivront dans nos prochains numéros):

## La rafle du Vel d'Hiv

A la question "qui êtes-vous?", Hannah Arendt avait l'habitude de répondre : "une juive. La judéité est non pas un trait constitutif de ce qu'est le sujet mais qui il est. Cela suppose qu'on soit en droit de parler d'expérience juive".

A démêler les raisons de s'intéresser à la question d'abord, le thème du temps juif me sembla si bizarre et... si peu suggestif que la tentation me vint d'y aller voir, d'autant qu'un de mes amis en lançait l'idée et qu'il m'était plaisant de parcourir du temps sur ce temps avec lui et avec ceux qui vinrent au petit groupe que nous formâmes. Que lui, l'ami, ait eu un sens de ce qu'il entendait et attendait du groupe, c'est probable. D'entrée de jeu, l'accord fut unanime, sur le fait qu'il ne pouvait s'agir que de "variations" laïques sur un thème qui trouve sa source et ses points d'ancrage avant tout dans le rituel religieux juif : ainsi nous donnions-nous pour projet, du moins dans un premier temps, de parler de Pessah, Pourim, Soucoth ou Kippour... mais de façon conforme à notre engagement non-religieux. D'ailleurs, cette commission s'inscrivait

comme activité du Cercle Crémieux, par nature laïque, comment pouvait-il en être autrement ? Est-ce que les membres du groupe partagèrent la même perplexité que moi devant ce thème, je ne le sais et ils y répondraient mieux que moi. Mais la juxtaposition de l'affirmation laïque de notre démarche à la référence biblique de ces fêtes, souligne toute l'ambiguïté de notre propos, sa singularité... et sa richesse probablement. Nous menâmes cette aventure et certains s'aventurèrent dans des textes réunis dans le présent ouvrage sur quelques fêtes, dans lesquelles se déchiffre une charge symbolique, espèce de fonds commun à tous les hommes, à nous en tout cas, et de tous les temps. Est-ce à cela que nous devons de ne pas rester indifférents devant Kippour ou Pessah, au point de nous dire à travers ces événements religieux et la symbolique portée par eux, qu'ils sont les signes d'une appartenance à cette permanence, car elle fut celle des parents et de leurs parents et cela dans l'éternité ?

L'aventure de notre groupe s'est étalée sur plusieurs mois mais après le chemin

parcouru, ma perplexité ne s'est guère dissipée et, que je sache, celle de certains autres pas davantage. Peut-être ai-je cependant plus de mots pour en parler aujourd'hui, de ce temps juif. Car ce temps, quel est-il ? Temps juif... mais qu'a-t-il de juif ? Existerait-il un temps, une échelle du temps qui aurait une dimension spécifiquement juive, des inscriptions particulières qui feraient qu'il soit différent de celui des Bretons ou des musulmans vivant en France ? Certes un calendrier existe, et des fêtes qui témoignent d'un rituel chargé de lourds symboles, mais quel est leur poids effectif pour un certain nombre d'entre nous en tout cas ? A ces questions, aujourd'hui je sais répondre, ou du moins, je peux répondre quelque chose : oui il existe un temps juif et ce temps, c'est mon temps de Juif, juif français, né et vivant en France, Juif qui a traversé pendant son temps de vie, l'histoire de ce pays, à sa manière, celle d'un juif à qui il fut fait une histoire et de laquelle il a fait son histoire et son identité. Mais mon histoire, mon identité... mon expérience de vie de Juif... qu'a-t-elle à voir avec la tradition religieuse ? Aucune relation dirais-je car, ni de près ni de loin, rien ne vient de cette tradition qui ait eu de poids suffisant pour infléchir ma conduite de vie et l'orienter dans un sens voulu par les canons de cette religion, ou même amené des inflexions dans le temps faisant qu'à certaines périodes de



l'année s'imposait l'observation de règles ou la fréquentation d'offices. En tout cas, c'est incontestablement à d'autres signes qu'il m'est donné de vibrer et c'est autour de ceux-ci que s'établit ces éléments qui tissent mon "expérience" juive, cette part de mon identité : je les résume dans ce que j'ai appelé la Rafle du Vel d'Hiv.

Deux remarques préliminaires : - 1) je ne suis pas historien, je n'ai pas de goût à écrire l'histoire, d'autres l'ont fait et le font mieux que moi et d'ailleurs il existe beaucoup d'ouvrages<sup>2</sup> relatant par le menu l'événement.

Retracer celui-ci ici n'aurait donc qu'un intérêt réduit. - 2) ni ma famille ni moi n'ont été arrêtés et aucun de mes proches n'a connu le Vel d'Hiv en Juillet 1942 mais pourtant l'événement me poursuit, alors je vais essayer de dire pourquoi.

Dans l'avant-guerre, nous étions une famille somme toute banale, gens modestes, Juifs d'Algérie, mon père et ma mère étant nés là-bas. Ils étaient, nous étions Français. Mon père avait connu la France car, en 1917-18, il s'engagea ou devança l'appel sous les drapeaux de quelques mois, je ne sais plus très bien. Il fut gazé - légèrement - à Verdun et, à la fin de la guerre, resta en France. Il devint ouvrier-charpentier. En âge de se marier, il retourna en Algérie chercher une femme, ma mère, dans un mariage arrangé, comme il en était coutume, par la famille restée là-bas. Ils revinrent immédiatement en France et eurent leurs quatre enfants, qui naquirent entre 1931 et 1939. Toute la famille de mon père (ses parents et ses nombreux frères et sœurs) avait émigré en France, et celle de ma mère également. Ce fut pour mes parents une vie de labeur, en des temps difficiles où le chômage et la précarité étaient monnaie courante pour les petites gens. Mon père se considérait comme faisant partie d'une famille politique, les socialistes, et son antifascisme était au premier plan de son engagement. Il existait, pour lui, un grand homme, Léon Blum. Il épousa évidemment avec enthousiasme la cause du Front Populaire, si j'en crois moins mes souvenirs que les quelques photos conservées religieusement (encore...) par la famille. On y voit des ouvriers en grève, dont mon père, et quelqu'un qui tient un accordéon ! Il élevait ses enfants avec rigueur et considérait l'école comme le lieu où devaient s'acquérir des connaissances et une

certaine idée de ce pays ; il attachait un grand prix à ce que ses enfants aient les meilleurs résultats scolaires. Que nous soyons à l'école parmi les premiers classés lui donnait un immense plaisir et, chaque mois, les résultats étaient proclamés dans la famille : nous devions être les meilleurs ! Ainsi le carnet scolaire était-il épluché et chaque note, s'il elle était insuffisante, commentée, expliquée ; des sanctions pouvaient suivre.

Le comportement de mon père avec le religieux : il en avait un grand respect et il allait souvent à la synagogue le samedi matin, du moins souvent dans mon souvenir. Nous observions les fêtes et le Seder était l'occasion d'une réunion de famille (ça se passait à la maison) où mon père lisait, lisait à n'en plus finir... Nous, les enfants, cousins, cousines, nous restions là, luttions contre le sommeil qui nous envahissait pour écouter cette parole, cette langue qui nous était étrangère et qui appelait le rituel du plateau rempli de choses bizarres ; cette langue, perçue dans le souvenir comme une musique étrange qui est encore présente, tel un écho définitivement gravé.

Et puis la guerre est arrivée. Mon père, ancien combattant, n'y est pas parti. Et l'exode, qui fut celui de tous. Et puis le retour à Paris, un voyage chaotique dans des trains qui n'arrêtaient pas de s'arrêter, un Paris vide, des Allemands, un hiver d'une très grande rudesse et la faim... la faim pour tous. L'école quand même, les biscuits qu'on nous distribuait et l'ombre du Maréchal qu'on nous demandait de chanter (dès 1941 ?).

C'est dans cette année 1941 que se produisent des discussions entre tous les hommes de la famille : discussions nombreuses, tendues, avec des affrontements violents, qui se répètent à chaque fin de semaine. Elles tournent autour de la conduite à tenir : faut-il se déclarer, fuir ou déjà se cacher ? La solution ne sera pas univoque pour l'ensemble de la famille mais mon père, parce qu'il est ancien combattant, dit-il, et père de quatre enfants, sera amené à considérer qu'il n'a rien à craindre ; il se désignera donc comme Juif, en apportant son nom, celui de sa femme et de ses enfants à un commissariat du quinzième arrondissement de Paris.

La suite... c'est un second hiver dans un Paris rude, et puis l'année 1942. Nous devons aller retirer nos étoiles au

commissariat, y apporter notre poste de radio. Au printemps 1942, des gendarmes viennent, sur dénonciation, saisir le vélo que mon père avait gardé ; ces gendarmes prennent prétexte de ce vélo béni pour dire à mon père qu'ils ont aussi ordre de venir le chercher le lendemain. Le jour même, mon père se sauve et la grande cavalcade commence dans une France coupée en deux ; moi-même (j'ai neuf ans à l'époque), je partirai seul de Paris, quelques jours plus tard, vers Lyon puis Annemasse, où une partie de la famille se trouve. Un premier regroupement familial a lieu à Lyon, où, après un voyage rocambolesque, ma mère nous rejoint avec mes frères et ma sœur. Puis, à la suite d'un incident, c'est à nouveau la fuite...

Début 1943, nous trouvons un relatif havre de paix en Haute-Savoie... et puis Stalingrad était tombée, une vraie défaite allemande de laquelle mon père nous dit sa joie ! Ce havre nous abritera un an. Un travail dans une scierie permet de survivre. Mon père a des copains qui, comme lui, se cachent des nazis, notamment un antifasciste italien.

L'hiver 1943-1944 est particulièrement rude (l'ont-ils toujours été dans cette période, ou est-ce dans mon souvenir?). La Haute-Savoie est submergée par les miliciens et les nazis car les combats de la Résistance y sont intenses. Ils déferlent partout, dans les villages, les hameaux, ils arrêtent beaucoup de gens, des enfants - dont mon frère et moi, mais ils nous relâchent dans la journée - et il y a beaucoup de neige et ils ont des chiens. Mon père attrape une pneumonie grave ; il meurt après quelques jours de maladie.

Voilà donc cette histoire dessinée à traits grossiers, mon temps de Juif dans cette période bouleversée. Elle est banale, elle est exceptionnelle, les deux à la fois ; des histoires de ce genre, les amis de mon âge en racontent d'équivalentes.

Après le temps de cette histoire, que fut la mort rencontrée, la fin de la guerre est arrivée et ce fut la remontée sur Paris, les retrouvailles avec les bribes de famille... et avec un appartement vide, sale, saccagé, tout cela comme dans un temps blanc, sans relief, dans le froid et la misère. Certes, avec le terme de cette guerre qui arrivait, la fin d'un temps de malheur mais dans la joie des autres. En 1945, la défaite de l'Allemagne enfin consommée, il y eut d'énormes

<sup>2</sup> *Vichy et les Juifs*, M.R. Marrus et R.O. Paxton, Édit. Calmann-Lévy, 1981.

*La grande rafle du Vel d'Hiv*, C. Lévy et P. Tillard, Édit. Robert Laffont, Coll. Ce jour là, 1967



explosions de joie, sur la Place de la Concorde par exemple - toute la famille y était je crois - mais c'était une joie des autres, visible, vibrante, une joie étrangère, comme si nous ne pouvions nous y résoudre. Ma mère disait sa détresse et probablement nous avec elle. Certes Pétain était chassé, les crimes dénoncés et De Gaulle et les résistants, porteurs de l'espoir d'un monde nouveau, remplissaient l'espace. Mais mon souvenir, aussi longtemps que je m'interroge, s'inscrit dans une longue période d'hébétéude, où les temps de l'enfance et de l'adolescence n'avaient pas de sens, comme annulés, laissés en friche ou abandonnés aux autres qui, eux, jouaient entre eux, formaient des groupes, des bandes. Trouver des écoles par exemple, pour poursuivre des scolarités interrompues, n'était pas simple. L'impression générale qu'il me reste de ce temps, c'est que nous vivions comme en marge par rapport aux enfants de nos âges : eux, ils allaient normalement à l'école ou au lycée, ils occupaient leur temps à des activités normales. Nous étions saisis par un "autre chose", un autre continent, duquel nous cherchions à émerger, perdus, sans signe de reconnaissance. Et, pour survivre, nous fréquentions les associations caritatives juives de l'époque. Nous avions presque honte de l'histoire qui nous était arrivée, si bien qu'en ces temps-là l'appartenance juive était presque masquée. Je n'ai pas souvenir avoir osé dire mon histoire à mes camarades de lycée, lorsqu'enfin ma mère a pu nous y inscrire, en Octobre 1946, et, pour paraître non différent des autres, j'ai même inventé quelque lycée imaginaire de province que j'aurais fréquenté avant mon entrée au Lycée Michelet...

Sans signe de reconnaissance, disais-je plus haut. Oui, sans doute, mais, assez vite aussi, s'installa un temps que j'appellerai de recomposition. Le paysage politique de l'époque, en pleine effervescence, se coupait en deux : il y avait ceux qui avaient combattu les oiseaux du malheur et les autres, ceux qui avaient organisé ce malheur. D'un côté, se montraient ceux qui, au prix d'un héroïsme que nous voulions impressionnant, avaient bravé l'abject et soutenu autre chose dans ce pays; de l'autre, se comptaient ceux qui, par lâcheté quelquefois, par conviction souvent, avaient pactisé avec le nazisme, ouvert les portes de l'extermination massive et de l'exclusion

définitive. Et pour nous, jeunes gens qui eurent leur temps d'enfance dans les années noires, la fascination qu'exerçaient ces résistants, ces déportés, souvent juifs ou militants communistes, était considérable: ils avaient été arrêtés, les armes - parfois dérisoires - à la main, luttant contre un ennemi qui était presque moins l'Allemand que les tenants du régime de Vichy. Les hommes de pensée de l'époque de la Libération, les poètes, les peintres, tout ce qui avait du poids dans le monde intellectuel se retrouvait pour dire la nécessaire reconquête des valeurs, le retour à un ordre qui devait avoir pour règles la tolérance et la liberté. Je crois pouvoir dire que notre adhésion à cette mouvance était si forte que tout signe de faiblesse manifesté à ceux de Vichy était ressenti comme une trahison. C'est pourquoi, assez vite, De Gaulle fut suspect à nos yeux : sa vigueur ne nous semblait pas suffisante; il pactisait avec la droite qui s'affichait, celle qui avait compté tant de gens dans les rangs de Vichy... et il éloignait les communistes. Les discours sur la nécessaire réconciliation nationale nous paraissaient insupportables. S'identifier à ceux qui avaient refusé l'ordre allemand et Vichy, vivre avec eux, les écouter, les admirer presque naïvement redonnait du sens aux choses, aidait à recomposer le temps et à éloigner le malheur qui nous avait frappés, comme si l'on devenait alors moins orphelin. Vers l'âge de dix-huit ans et pendant de nombreuses années, je fus le familier d'un couple de résistants, tous deux ouvriers juifs, membres des mouvements de jeunesse communiste à l'époque de la guerre et anciens déportés, elle à Ravensbrück et lui à Buchenwald.

Le crime de Vichy restera dans l'histoire de ce pays un crime absolu, et le faux-fuyant qui est de dire que les institutions républicaines n'en sont pas comptables, comme pour l'atténuer, est indéfendable. Même si ce n'est qu'une frange de ce pays, c'est tout de même lui, ce pays, qui fit Vichy, qui édicta les lois d'Octobre 1940, reprises et complétées en Juin 1941. Leur nature était probablement si extravagante que leur sens échappa à la plupart des gens auxquels elles s'adressaient... et peut-être à bien d'autres. Mon père ne pouvait probablement pas croire en leur contenu.

J'ai appelé ce texte "la Rafle du Vel d'Hiv". En effet la commémoration du

cinquantième anniversaire de cet événement a fait revivre tant de choses: la controverse sur la République et la nature du régime de Vichy... et ce printemps 42 qui se répète dans ma tête, ce temps de rupture, de fuite, de séparation de l'enfant que j'étais d'avec ses parents... et la survie aussi, bien que ce fût dans le malheur. Ce malheur... mais quel est-il lui-même, si on le met en parallèle avec celui qui fut imposé aux enfants de Pithiviers<sup>3</sup>, ces enfants de deux à douze ans, arrêtés lors de la rafle, envoyés dans ce camp du Loiret puis séparés de leurs parents et ramenés en Août 42 à Drancy avant d'être tous déportés ? Mon sort aurait pu être celui qui fut le leur car nous étions de même nature ; le hasard en décida autrement mais la détresse que je leur prête me colle à la peau. Et comme cet autre ami, âgé de quatorze ans en 42, parent du couple dont je parlais plus haut, qui, encouragé par ses parents, avait fui le Vel d'Hiv en ce 16 Juillet 1942 en se faufilant entre les gardiens de la paix à l'occasion d'une bousculade<sup>4</sup>.

La recomposition : je la situe dans ce qui précède, notamment dans cette identification à ceux qui avaient refusé l'ordre nazi et celui de leurs complices français. Notre identité, celle que je ressens et dont je me réclame aujourd'hui et maintenant, est faite de tout cela : avoir été juif durant ce temps, ce temps qui m'a et nous a définitivement imprégnés de la nécessaire référence à certaines valeurs pour triompher de la fureur.

Croire se retrouve ici, quelles que soient les façons dont nous conjuguions le propos: croire en des valeurs, en des organisations politiques qui sauront protéger l'étranger, celui qui est différent. Je saisis mieux aussi pourquoi bien des juifs, des "petits juifs", furent à l'avant-garde des mouvements fondateurs d'espoir, des premières idées socialistes qui déferlèrent sur l'Europe au début de ce siècle. Et ma "permanence" juive ? Elle se réclame de mon père, de notre histoire et de la fidélité à celle-ci, celle qui s'est construite dans les temps que j'appelle de recomposition. Est-ce que ceci fait un temps juif ? Oui, dans une histoire et dans le champ de valeurs où je situe mon existence. Une expérience juive, aurait peut-être dit Hannah Arendt ?

Guy Atlan.

<sup>3</sup> *L'étoile jaune à l'heure de Vichy*, G. Wellers, Éd. Fayard, 1973 pp. 137-142

<sup>4</sup> *Les évasions, le prix et la liberté Coll. La résistance par ceux qui l'ont faite*, Éd. Denoël, 1965, pp. 17-35



*Il est bon de relire parfois ce que nous écrivions dans le passé... Voici une réflexion de Philippe Lazar datée de 1979, sur un sujet dont l'actualité reste entière:*

### Être Juif aujourd'hui, en France

Pour la majorité de nos concitoyens - juifs ou non - la judéité est perçue à la fois comme une origine et comme une religion; en tant qu'appartenance à un peuple, elle est le plus souvent confondue - confusion soigneusement entretenue par les mouvements sionistes de tous bords - avec le rattachement passionnel, idéologique et politique à l'Etat d'Israël. Et pourtant nombre de juifs ne se reconnaissent dans aucune de ces schématisations. Ils vivent en France, ils sont Français et Juifs, comme d'autres sont Français et Occitans, Bretons ou Basques - même si cette analogie éclairante mérite discussion.

#### Origine et religion

Déclarer quelqu'un (ou se déclarer) "d'origine juive" - ou, mieux encore, d'origine "israélite", comme si le mot juif était déjà lui-même trop voyant, presque incongru - est une désignation des plus ambiguës. Elle pourrait de prime abord être prise comme une reconnaissance positive d'altérité; elle n'est en réalité bien souvent que le camouflage de son refus. Le fait (le péché ?) originel n'est pas nié, mais il est en quelque sorte cantonné à sa source, figé dans son caractère congénital: l'accent mis sur le mot "origine" rejette dans l'ombre tout l'acquis au profit de l'inné, tout le culturel au profit du "génétique". Non pas qu'il faille nécessairement interpréter cette gêne dans l'expression comme le témoignage,

pour les juifs, d'une volonté délibérée de rejeter les traces de leur ascendance ou, pour les non-juifs, d'un antisémitisme latent: elle est sans doute, même, plus couramment, la traduction du souhait de voir s'estomper les différences entre les hommes et, par là, les bases "objectives" du racisme. Mais si l'on ne peut manquer de s'interroger sur les dangers qui pourraient provenir de la revendication active d'une judéité autre que celle, inévitable, transmise par le hasard de la naissance, ces risques doivent être mis en balance avec ceux qui résultent, beaucoup plus banalement, de la permanence d'un fond de racisme n'ayant nul besoin de prétextes, même infinitésimaux, pour nourrir ses résurgences. Et, de ce point de vue, rien ne permet d'affirmer que les tentatives d'atténuation des différences, justifiées par la volonté respectable de ne pas risquer d'isoler contre leur gré, au sein de la Communauté Nationale, des individus appartenant à des Minorités, soient d'une quelconque efficacité: la génération juive qui a été tentée, avant la deuxième guerre mondiale, par l'expérience de l'assimilation en a fait la cruelle vérification.

Quand à la religion, même si elle n'a pas exactement le même sens pour les juifs que pour les chrétiens (la dominance de la culture majoritaire est telle que les mots que nous utilisons en sont tout imprégnés, au point d'introduire parfois de véritables faux-sens), même donc si elle est beaucoup plus un mode de vie, *une pratique* qu'à proprement parler l'expression d'une mystique, elle ne peut plus être sérieusement considérée comme le ciment fondamental d'une communauté de plus en plus détachée de l'observation des rites.

Cette affirmation doit certes être nuancée de multiples façons. D'abord elle n'a pas la même actualité pour les communautés de diverses origines qui constituent la base des juifs français. Il est évident en particulier qu'elle est beaucoup plus contestable pour les juifs d'origine nord-africaine - notamment pour ceux qui se sont installés récemment sur le territoire métropolitain - que pour ceux qui, le plus souvent d'origine européenne, les

y avaient précédés de quelques ou de nombreuses générations. Je ne serais pour ma part pas étonné que le décalage ne soit que temporel, mais c'est évidemment là une pétition de principe contestable, (encore que susceptible d'être argumentée...). Ensuite, on ne peut nier qu'il y a à peu près autant de façons d'observer les rites religieux que de familles juives, ce qui permet une interprétation très extensive du concept de "pratique religieuse", et, partant du nombre de juifs "pratiquants"... Enfin on retrouve assez fréquemment une plus grande orthodoxie dans l'observation des préceptes de la synagogue lorsqu'on remonte dans le temps ne serait-ce que d'un tout petit nombre de générations.

Bref, la religion, si elle n'a pas la présence et l'universalité qu'elle a pu légitimement revendiquer en d'autres lieux à d'autres temps, ne peut être reléguée au magasin des accessoires. Elle continue même à exercer une certaine fascination, dont le regain de la *cachrouf* parmi les plus jeunes générations porte sans doute témoignage. Cependant il y aurait quelque paradoxe à vouloir lui conserver à tout prix un rôle qui dépasserait notablement celui de tout autre religion, aujourd'hui, dans le monde. Le mouvement sioniste l'a lui-même fort bien compris et, si l'Etat d'Israël conserve - pour combien de temps encore ? - un certain rituel religieux dans ces structures et pratiques officielles, on ne peut sérieusement prétendre que l'émigration vers Israël se fasse sur une base essentiellement religieuse...

#### Peuple et territoire

Si la reconnaissance d'une origine juive n'est somme toute que celle, banale d'une filiation; si la religion n'assure plus, de fait, qu'une continuité symbolique dans le temps et dans l'espace entre les juifs ayant, pour beaucoup d'entre eux, abandonné toute pratique régulière, et si, pour nombre d'autres, elle ne figure au patrimoine familial qu'au même titre que les photographies jaunies qui ont survécu aux migrations et aux guerres, il faut sans doute chercher ailleurs la source de la permanence du sentiment d'appartenance à une communauté



humaine ayant acquis, au travers de l'histoire, une incontestable et parfois ô combien lourde identité. Les juifs n'ont, il est vrai, en aucune matière, l'exclusivité de ce sentiment; on peut même dire que c'est l'un de ceux qui sont le plus généralement éprouvés par des hommes: la conscience de faire partie d'un groupe spécifique, soudé par une histoire et une culture, ayant une communauté de destin (qu'elle soit délibérément recherchée ou partiellement subie), en un mot d'un peuple.

L'originalité du peuple juif tient évidemment au fait que, contrairement à l'histoire de la plupart des autres peuples, la sienne ne se rattache que pendant un court laps de temps - à peine quelques siècles en plus de cinq mille ans d'histoire revendiquée - à une insertion territoriale bien définie et autonome. Faut-il s'étonner que, consciente des vicissitudes d'une existence non protégée par les lois majoritaires et les moyens de défense d'un peuple concentré derrière des frontières étatiques, une branche active du peuple juif ait cherché à retrouver, au vingtième siècle, les traces d'une implantation involontairement abandonnée quelque deux millénaires auparavant? Mais faut-il pour autant admettre que ces deux mille ans n'ont été qu'une parenthèse, qu'un point d'orgue dans l'histoire de ce peuple en tant que peuple? Et s'il ne s'agit pas d'une parenthèse, mais bien d'une phase aussi respectable qu'une autre, au nom de quelle légitimité peut-on revendiquer pour l'Etat d'Israël un caractère central vis-à-vis du judaïsme actuel? C'est une contradiction fondamentale du sionisme que de prétendre détenir LA clef du devenir du peuple juif sous la forme de son rassemblement en Eretz Israël tout en étant obligé de se placer dans la filiation d'une existence non territoriale bimillénaire.

Il n'est guère étonnant, en tous cas, que cette contradiction introduise la plus grande confusion dans l'esprit des Français de bonne foi qui essaient de comprendre la nature des liens qui existent entre les juifs français et l'Etat qui se considère comme leur Patrie potentielle, et qu'elle ne soit de ce fait utilisée lorsque le besoin s'en fait sentir. Peut-on simplement à ce propos rappeler la déclaration fracassante du Général de Gaulle, reconnaissant après la Guerre des Six-Jours l'existence du peuple juif, mais profitant de l'occasion

pour le dépeindre de façon outrancière ("dominateur et sûr de lui") tout en le renvoyant à sa patrie "retrouvée"? Ces paroles avaient fait à juste titre scandale, mais les sionistes auraient dû s'en réjouir, malgré la prise de position politique immédiate qu'elles avaient pour but de justifier.

## Culture et religion

En réalité la règle la plus fréquente, de par le monde, n'est en aucune manière l'identification des peuples et des limites étatiques. Il n'est guère besoin d'aller bien loin pour s'en rendre compte: l'Europe en offre de multiples exemples, et la France, au long de ses frontières, n'y fait pas exception. Et c'est précisément en cela que les revendications culturelles régionales qui se développent dans notre pays depuis plusieurs années, et tout particulièrement depuis la dernière décennie, devraient aider les Français à mieux comprendre la façon dont certains juifs, au rang desquels je me trouve, essaient de situer leurs réflexions sur la question juive. Il n'est pas exclu que, réciproquement, les mouvements nationalitaires ne puissent bénéficier à leur tour de l'apport exemplaire que peut constituer une revendication de même nature, mais ne prenant pas appui, elle, sur une implantation régionale spécifique.

Ce qui risque en effet le plus de nuire aux cultures régionales et qui, en dehors même de la tradition jacobine, continue de susciter des réserves chez de nombreux Français, est le danger de repliement nationaliste qui les guetterait si leurs partisans les plus extrémistes parvenaient à leurs fins: le "rapatriement" de leurs ressortissants "au pays", les autres, tous les autres devenant du même coup des étrangers. Et il faut honnêtement reconnaître qu'on peut éprouver quelque inquiétude en entendant les discours purs et durs de certaines têtes chaudes, ou en constatant, ici et là, l'escalade de la violence. Mais, précisément, n'est-ce pas parce que les tenants du centralisme et les partisans de l'autonomie se placent sur le même terrain, celui de la revendication de l'autorité sur la terre, qu'éclatent les conflits majeurs? Au moment où le rôle des Etats apparaît de plus en plus clairement contestable, au moment où, dans le monde entier, les puissances petites et grandes, renient jour après jour les principes sur lesquels elles prétendent s'être fondées au profit de

leur intérêt le plus immédiat et souvent le plus sordide, au moment où aucune idéologie ne peut plus faire illusion, ne serait-il pas temps d'essayer de déplacer le combat, de ne pas faire du pouvoir l'objet fondamental de la lutte, d'accepter de laisser aux organismes étatiques les responsabilités de coordination et de planification qui sont les leurs, mais d'exiger en revanche, pour les peuples, la reconnaissance constitutionnelle, juridique, institutionnelle, en un mot effective de leur "droit" à la différence?

## La différence revendiquée

Qu'est-ce au fond que ce droit, dont on parlait si peu naguère, qui devient maintenant l'objet (en paroles) des plus tendres sollicitudes de la part des hommes politiques les plus divers (dont on ne peut sérieusement penser qu'ils sont tous aussi persuadés qu'ils le disent de son extrême importance)?

Dans la longue marche contre le racisme, la première étape, généreuse et naïve est la récusation de toute différence entre les hommes. S'il est maintenant tout à fait clair que, génétiquement parlant, tous les patrimoines se valent (et d'ailleurs, bien souvent, s'interpénètrent très largement), il est non moins évident que les différences culturelles, elles, ne sont nullement susceptibles d'être résorbées. Dès lors, nier leur importance, c'est s'exposer à voir les faits démentir à tout instant les allégations d'identité, et, comme il est difficile d'établir des comparaisons sans jugement de valeur, le château de carte égalitaire risque à tout moment de s'effondrer.

Reconnaître, au contraire, les différences, c'est admettre a priori qu'on ne cherchera pas à tout prix à gommer les divergences, à prétendre que toute culture est parfaitement assimilable par tous, c'est reconnaître en fait, qu'il n'y a pas de vérité universelle susceptible de servir de guide commun à tous les hommes, c'est, en fin de compte, prendre pleinement conscience de la diversité et de la complexité des comportements de la race humaine.

Mais dès lors qu'on pose le problème en ces termes à l'échelle de la planète, on peut sérieusement se demander si, au sein d'entités beaucoup plus restreintes, le même comportement reste légitime. Puis-je véritablement



prétendre que, Français et Juif, je diffère suffisamment d'un Français non Juif pour revendiquer l'exercice d'un quelconque droit à la différence ? Il serait sans doute bien facile de montrer, sur n'importe quel critère, que les différences interindividuelles, au sein d'une même communauté, peuvent être considérablement plus grandes que de communauté à communauté. Aussi bien n'est-ce pas au plan individuel que le problème peut être posé, mais bien à une échelle collective, c'est à dire en réalité politique si l'on redonne à ce mot son sens originel. Le seul fait de se rassembler pour s'interroger sur les sources d'une identité constitue en effet un acte politique, qui tire sa légitimité de son caractère collectif. La loi - en l'occurrence celle de 1901 - en officialise l'existence, sans lui fournir pour autant, il faut le souligner au passage, le moindre caractère de droit public et, à fortiori, le moindre soutien financier.

Quant au contenu même des réponses aux questions posées, je dirais volontiers, sans vouloir rechercher délibérément le paradoxe : au fond, qu'importe ? Qu'importe le fait de retrouver ou de ne pas retrouver des traces effectives, spécifiques, de notre judéité dans notre façon de vivre ? Qu'importe même qu'il en existe vraiment "d'objectives" ou qu'elles ne survivent qu'en tant que mythes ? Certes, les conditions sont en France favorables à une recherche de cette nature : la coexistence nouvelle de

communautés juives d'histoires diversifiées permettant toutes les comparaisons, toutes les quêtes de convergences; le fait aussi qu'une telle recherche ait été pendant si longtemps contrariée, matériellement et moralement, par la puissance laminante du centralisme jacobin et que l'urgence s'en fasse d'autant plus ressentir. Mais tout cela ne prouve pas qu'en fin de compte il soit possible d'énumérer une série de caractéristiques qui puissent être considérées comme relevant directement d'une culture authentiquement juive. Rien ne prouve en particulier qu'en dehors de quelques traits provenant en droit fil des pratiques rituelles et rythmant un "temps juif", on puisse trouver un quelconque support comportemental au sentiment de communauté du destin qui unit sépharades et ashkenases.

En fait il me paraît à priori infiniment plus probable que notre judéité soit *essentiellement* collective, chacun de nous étant dépositaire d'une parcelle de la mémoire commune, quelquefois aisément identifiable, quelquefois au contraire presque imperceptible à l'échelle individuelle, rarement totalement discriminante par rapport au non-juifs parmi lesquels nous vivons et dont nous partageons, si étroitement, la culture et la langue. Je suis sans doute juif un peu par moi-même, mais plutôt, en réalité, par tous les autres juifs, que j'approuve ou que je réprouve leur comportement spécifique, que j'adhère à leur façon de vivre ou que je la

réfuse. Je peux tenter de peser de mon poids pour modifier la façon d'être de cette communauté, mais, quelles que soient la portée et l'issue de mon intervention, je ne peux (ni ne veux) oublier que je lui appartiens, tout simplement. Or n'est-ce pas, précisément, au niveau, de l'expression de notre volonté de maintenir notre sentiment d'appartenance à une communauté forgée, ballotée et conservée par les hasards de l'histoire que se situe le coeur de notre interrogation ? Je sais que je suis juif et, mon voisin non-juif, non antisémite, mais simplement a-sémite le sait aussi. Au nom de quoi devrais-je m'efforcer de l'oublier ? Quel projet, quelle idéologie se sont-ils révélés assez dignes pour que je leur sacrifie une partie de mon être, celle qui, sans m'appartenir tout à fait, plonge ses racines dans tout le passé dont je suis issu et se prolonge en mes enfants ?

Je n'ai pas le devoir de démontrer "ma" différence pour avoir le droit de la revendiquer. Peut être est-ce d'ailleurs en le faisant que je m'engagerai le plus sûrement dans les voies de la tolérance vis-à-vis des différences que les autres, tous les autres, peuvent revendiquer par rapport à moi. C'est en tous cas sûrement ainsi que je contribuerai le mieux, pour ma modeste part, à maintenir, contre toutes les tendances uniformisantes, la richesse essentielle de l'humanité : sa diversité.

Philippe Lazar

## A VOUS, CHERS LECTEURS

*Comme vous le voyez, votre bulletin "interne" s'enrichit et s'améliore. Sa diffusion dépasse désormais largement le cadre du Cercle. Nous avons pensé que le titre actuel était un peu terne, et voudrions trouver un non plus attrayant à notre - votre - publication et donc, réfléchissez, proposez-nous vos idées! La meilleure, outre qu'elle sera adoptée, vaudra à son auteur:*

***un abonnement permanent au bulletin!***

LES CAHIERS DU CERCLE GASTON CRÉMIEUX SONT PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION D'HENRI KORN. JACQUES BURKO ASSURE LE SECRÉTARIAT TECHNIQUE. LE BUREAU DU CERCLE CONSTITUE LE COMITÉ DE RÉDACTION. LES AUTEURS SONT SEULS RESPONSABLES DU CONTENU DE LEURS ARTICLES. LES LECTEURS SONT SEULS RESPONSABLES DE CE QU'ILS AURONT COMPRIS À CETTE LECTURE. LES MANUSCRITS SONT À ENVOYER AU DIRECTEUR DE LA PUBLICATION (H. KORN; 15, RUE BONAPARTE; 75005 PARIS).

**PRIX DU NUMÉRO: 15 FRANCS.**

IMP. PHENIX R.C. 74 B 22 NARBONNE



# Et la Cuisine...

## LES LATKÈS

(beignets de pommes de terre)

### 1 Considérations préliminaires

Si le marrane (?) Christophe Colomb n'avait pas découvert le Nouveau Monde, qu'est-ce que nos grands-parents auraient mangé aux fêtes de Hanoukka? Mais l'Amérique nous a livré la pomme de terre, et nous avons inventé nous-mêmes la râpe pour en faire des LATKÈS. (C'est d'ailleurs le côté "je me sacrifie" de la recette: râper les patates. C'est probablement la raison pour laquelle la plupart des Juifs ashkénazes n'en mangent qu'une fois par an. Les autres n'en mangeaient pas du tout: grâce à nous, ils seront enfin en mesure de râper aussi! Comme quoi, le rap, ce n'est pas nouveau...). Mais voici le secret de votre grand-mère, enfin livré et prêt à l'emploi:

### 2 La loi.

Prenez de grosses pommes de terre de bonne tenue (fermes, farineuses... Selon que vous êtes snob ou non, cela ira de la Reberval à la Bintje. Différence de prix: du simple au triple. Différence de goût: néant. Pas de pommes de terre nouvelles! Ce n'est que de l'eau...). Avec deux kilos vous nourrirez une dizaine de convives. Râpez-les sur la bonne vieille râpe métallique à assez petits trous. Si c'est râpé trop gros, les latkès tiennent mal ensemble, mais ne faites pas non plus trop fin - c'est long à râper, et inutile (En revanche, évitez le robot, qui justement fera trop fin et ne donnera jamais la bonne sensation à celui qui mord dans une latké). Mettez la purée obtenue dans un torchon propre, et essorez! C'est fou ce que la patate contient d'eau... N'ayez pas peur de presser. La masse obtenue, lisse et ferme, vous la salez et poivrez. On peut y incorporer à ce stade de l'échalote hachée menu ou de l'oignon (les "épices" du type Ducros conviennent très bien). Les riches mettent, pour mieux lier, un ou deux oeufs, et un peu de farine. Mais nous, les connaisseurs, nous mettrons plutôt de la féculé de pomme de terre, qui donnera un supplément de croustillant (j'allais dire: "d'âme") à vos latkès. Combien? Un peu, une poignée... Comme entre-temps, malgré votre essorage de tout à l'heure, la pâte a relâché de l'eau, cette féculé va éponger cette intempestive humidité. Bon, là c'est prêt à frire.

Dans une grande poêle (ou deux...), mettez de l'huile qui tient à la chaleur. Arachide, c'est très bien. Mais ceux qui veulent faire de vraies latkès, mettront de la graisse d'oie, ou de canard. Oui, ça se trouve; le plus simple toutefois sera d'en prendre autour des confits goy que vous trouvez dans les bocaliers des épicerie convenables. (Le confit, vous le mangez à part...) Quand la graisse est chaude, déposez la pâte par paquets de la taille d'une cuillerée. Aplatissez dans la poêle avec une spatule de bois. Laissez cuire jusqu'à ce que le dessous soit brun. Retournez, faites brunir l'autre côté. Déposez sur une assiette garnie de papier-buvard (Sopalin ou similiaire). C'est prêt.

### 3 Les commentaires:

La difficulté, c'est qu'il faut les servir très chaudes, et que si vous n'avez pas en même temps dix poêles sur le feu, l'opération prendra un certain temps. Donc, quand toutes vos latkès sont prêtes, on peut les réchauffer un coup, à la poêle ou au micro-ondes, dans leur propre graisse (et Dieu, que c'est gras!). Mais ne réchauffez pas plus d'une fois - elles risquent de durcir, de se dessécher, bref de ruiner votre réputation...

Selon qu'on les aime croustillantes ou moelleuses, on aplatit plus ou moins, et on raccourcit le temps de friture. Mais gare aux latkès crues à l'intérieur! Horrible!

En fait, il existe deux grandes écoles de latkès: "salée" et "sucrée". Nous venons de voir la première. Elle va parfaitement pour accompagner le saumon fumé (autant que les blini russes), le hareng, etc. Mais on peut s'adonner à la variante sucrée: c'est la même recette - l'oignon, l'échalote et le poivre en moins, et une petite pincée de sel seulement. Quand les latkès sont prêtes, on les saupoudre de sucre en poudre, ou on les tartine de confitures, ou de miel (gare, ça goutte!), ou on les mange avec du fromage blanc, ou... à vous de voir.

Enfin, il faut préciser que si vous montrez cette recette à quelqu'un qui a déjà fait des latkès, ou vu faire des latkès, ou dont la mère faisait des latkès, ou qui a lu comment quelqu'un faisait des latkès, ou qui a rêvé à des latkès - il vous dira que ce n'est pas comme ça qu'on fait des LATKÈS... Mais essayez quand même, vous ne serez pas déçu!

### 4 Et les apocryphes:

Vous avez entendu parler de cet autre pilier de la cuisine ashkénaze: les kneidlech... Mais savez-vous que, par une sorte d'oecuménisme culinaire, il existe une synthèse entre les latkès et les kneidlech: les kneidlech de pommes de terre? La recette commence de la même façon, mais les oeufs deviennent obligatoires (pour 2 kg de patates, 4 oeufs), et mettez-y, en plus de la féculé, de la farine de matzot (100 g). On en forme des boulettes assez grosses (disons, quatre cm), qu'on jette dans de l'eau bouillante (ou dans un bouillon...) pour environ 20 minutes... C'est tout autre chose que nos latkès, c'est plus digeste, moins gras (moins bon?) - et vous voici avec deux recettes pour le prix d'une!

**O**n aurait peut-être dû placer cette rubrique dans le chapitre "culture"... En tout cas, voici inaugurée une nouvelle démarche de votre cercle: "les Juifs par l'estomac" (pas par le ventre, tout Juif l'est déjà). Ce numéro devait sortir pour Hanoukka, et les latkès s'imposaient; Les fêtes sont passées, mais les latkès sont éternelles... A un tel point que, la recette ci-dessous ayant été contestée par d'autres et éminent(e)s cuisinier(e)s, pour ce qui est de l'avenir prévisible, la rubrique "cuisine" s'appellera plutôt "latkès", d'innombrables autres recettes venant s'ajouter à celle d'aujourd'hui (Bien entendu, la rédaction attend de pied ferme vos propres envois sur ce thème!)